

## Cinéma

# 5 films à voir pour la 45e édition de Cinéma du Réel

par **robinvaz**

Publié le 24 mars 2023 à 14h23

Mis à jour le 24 mars 2023 à 17h36



↑

“The Fuckee’s Hymn” © Cinéma du Réel

**La 45e édition du Cinéma du Réel commence aujourd’hui, vendredi 24 mars, à 14h et se tiendra jusqu’au 2 avril. On vous recommande cinq films de la compétition.**

La soirée d’ouverture du festival devait initialement se dérouler ce jeudi 23 mars, mais celle-ci n’a finalement pas eu lieu en raison de la grève générale et de la fermeture du Centre Pompidou. Dans un édito publié sur *Mediapart*, Catherine Bizern, déléguée générale et directrice du festival, revendique la solidarité de l’événement avec les grévistes : ne restant pas étanche au monde qui l’entoure, Cinéma du réel porte décidément bien son nom.

Ce n’est donc pas un film qui a ouvert le festival, mais un geste politique. Et, politique, le festival l’est au moins doublement : d’abord par sa dimension collective, à l’heure où les CRS s’évertuent à dissoudre les rassemblements, et ensuite par sa programmation forte, qui souhaite renouveler notre appréhension du réel, en faisant entendre la parole des sans-voix ou en mettant en lumière des événements invisibilisés ou méconnus.

Les 41 films en compétition, dont la durée varie entre quatre minutes pour le plus court (*Souvenir d'Athènes* de Jean-Claude Rousseau) et dix heures pour le plus long (*Voyage au lac* d'Emmanuelle Démoris), se caractérisent par une très grande diversité formelle.

Du récit mêlant intime et collectif (comme *Ana Rosa* de Catalina Villar ou *Adieu Sauvage* de Sergio Guataquira Sarmiento) aux méditations philosophiques de *Forms of Forgetting* jusqu'aux images 3D de *Laberint Sequences* et celles issues du jeu vidéo *GTA* dans *Bac à sable*, la sélection embrasse toute la pluralité de la création documentaire contemporaine. On vous recommande cinq films, particulièrement représentatifs de cet éclectisme.

## *Allensworth* de James Benning

La beauté du cinéma de James Benning repose sur un paradoxe : la discipline du regard machinique de la caméra produit l'émancipation du regard du ou de la spectateur·ice. Chez Benning, les paysages sont filmés en plans longs et fixes, nous invitant à regarder différemment le cadre cinématographique. Libéré d'enjeux narratifs, l'œil se fraie librement un chemin dans la durée et la composition du plan. Le regard se pose sur un détail du fond du champ ou sur la forme singulière d'un nuage : il est attentif aux moindres mouvements du plan et à toute la diversité sensible du monde.

Dans *Allensworth*, le cinéaste scrute en douze plans de plus de cinq minutes le village éponyme de Californie, construit au XXe siècle par et pour les Noirs-Américains. La rigueur formelle de Benning permet alors de faire émerger la parole muette des choses, pour convoquer implicitement toute l'histoire politique et sociale d'un pays.

**Jeudi 30 mars à 20 h 45 au Forum des images et samedi 1er avril à 18 h au Centre Pompidou (Cinéma 1).**

## *The Fuckee's Hymn* de Travis Wilkerson

Plusieurs films de la compétition se structurent autour d'une voix off (souvent celle du ou de la cinéaste), à partir de laquelle le récit personnel se lie à l'histoire collective. Dans *The Fuckee's Hymn*, Travis Wilkerson évoque son père, vétéran du Vietnam, et s'en prend à la mythification du "héros de guerre", dont le titre anoblit la barbarie. À ce récit oral répondent les images d'une forêt ou d'intérieurs domestiques filmés en noir et blanc.

L'image contrastée de la forêt rend particulièrement sensible le mouvement des végétaux et de leurs ombres : le milieu naturel se transforme en un tableau presque abstrait, composé d'une infinité de formes mouvantes. Nous nous mettons alors à percevoir des formes dans la densité des végétaux et à nous projeter les images évoquées par le récit rétrospectif (à la manière du fameux test de Rorschach).

Wilkerson matérialise cette belle idée en surimprimant sur les plans en noir et blanc des archives de la guerre du Vietnam, colorées d'un rouge vibrant. Les spectres de la guerre trouvent alors à s'éveiller dans l'espace de la forêt, épousant la dynamique mémorielle amorcée par la voix off.

**Dimanche 26 mars à 17 h 15 au Centre Pompidou (Cinéma 1) et jeudi 30 mars à 14 h au MK2 Beaubourg.**

## *Un mensch* de Dominique Cabrera

Didier Motchane est le nom de l'"homme" qu'évoque le titre du film. Figure de la vie politique et intellectuelle française, il entre dans la vie et l'œuvre de Dominique Cabrera en 1995 avec le film *Demain et encore demain*. Dans *Un mensch*, la cinéaste filme les derniers moments partagés avec son compagnon, alors qu'il est atteint d'un cancer.

La simplicité désarmante du geste de la cinéaste est ici bouleversante. Chaque plan est guidé par un mouvement d'amour, visant à conserver l'image d'un être aimé qui s'apprête à disparaître. Le film saisit cette fonction essentielle qui caractérise le cinéma : il capture l'éphémère et conjure la perte en sauvegardant une trace du présent.

**Samedi 25 mars à 16 h 30 au Centre Pompidou (Cinéma 1) et vendredi 31 mars à 18 h 15 au Forum des images.**

## *Being in a Place – A Portrait of Margaret Tait* de Luke Fowler

Pour évoquer la vie et l'œuvre de la cinéaste expérimentale Margaret Tait, Luke Fowler a rassemblé de nombreux matériaux en un film : des *rushes* des films de Tait, des extraits sonores d'entretiens, des carnets, lettres et dessins, ou des images des lieux où elle a vécu (un archipel au Nord de l'Écosse)... Le montage éclaté met à égalité tous ces éléments et invente une forme pointilliste, qui rompt avec le récit biographique classique.

Chaque élément de cette totalité hétéroclite reflète la sensibilité artistique de la cinéaste et s'ajoute progressivement aux autres pour composer un portrait poétique. Le geste artistique de Fowler rend lui-même hommage à la cinéaste. Tout d'abord, parce que le film porte le titre d'un film inachevé de Tait, et surtout parce qu'il se fait l'héritier de son esthétique,

tant dans la forme du portrait (dont la réalisatrice était familière) que dans sa sensibilité au monde environnant – si bien qu'on peine même parfois à distinguer les plans de Fowler de ceux de Tait.

**Samedi 25 mars à 18 h 15 au MK2 Beaubourg et jeudi 30 mars à 18 h 45 au Centre Pompidou (Cinéma 1).**

## *Last Things* de Deborah Stratman

*Last Things* croise deux paroles : celle de la géologue Marcia Bjørnerud, dont le travail scientifique consiste à faire parler les minéraux, et celle de la cinéaste Valérie Massadian, qui narre un récit fictionnel. La beauté du film repose sur cette hybridité, qui magnifie le matériau scientifique pour déplier son potentiel poétique.

Le montage permet alors de croiser l'infiniment petit et l'infiniment grand, où des plans microscopiques de minéraux s'apparentent à des astres en mouvement ou à des paysages extraterrestres. À partir de la roche naît toute une réflexion sur l'état du monde, ses temporalités et sa potentielle finitude. Le film libère ainsi l'imaginaire dans une rêverie hypnotisante et fascinante.